

**Texte 1 : Joseph Bonenfant : « *La pensée inachevée de l'essai* »  
(*Etudes littéraires*, avril 1972)**

Pour revenir au caractère fragmentaire de l'essai, qu'on retrouve aussi dans le journal et dans la lettre, est-il besoin de préciser qu'on n'a pas à regretter qu'il en soit ainsi. Il ne faut pas voir dans l'inachevé d'une réflexion un manque de perfection ni dans le fragmentaire un synonyme du tronqué. On inférerait alors une qualité ou une intégrité de la connaissance impossibles, mais seulement souhaitables. De la même manière on ne saurait faire la somme de mille vérités partielles pour corriger le défaut de chacune par son emboîtement dans tout ensemble. Le problème que je soulève ici présente deux aspects. Dans son envers, l'inachevé se rapporte au temps. La source de la fragmentation du savoir est que tout ce qu'on dit a le caractère fugitif de l'instant. Que ce caractère soit également fragile et unique fait comprendre que la connaissance concrète a toujours besoin d'assurer sa position dans l'expérience et que le chatoiement de son expression, concrète elle aussi, a besoin d'être mis à l'épreuve, sinon il est vain reflet de l'instant passager. Dans son endroit ce problème est celui même de l'écriture. Ecrire, dit-on, c'est penser. Il faut ajouter : c'est penser dans l'instant. Si la pensée est circulaire, l'écriture est toujours linéaire. On dit parfois que l'interview révèle vraiment ce que pense quelqu'un. La simple parole transposée en écriture reste de la parole : elle reflète une pensée louvoyante et répétitive. Seule l'écriture permet le choix et la vraie pensée. Par l'écriture la pensée a le temps de réfléchir, de diviser et de lier, de s'organiser. Elle se déploie sur une ligne d'instant qui s'unissent dans une phrase temporelle et toutes les possibilités du sens viennent de là.

L'écriture est le lieu de l'attente du sens et ce qui a lieu dans cette attente, c'est une pensée. Regretter qu'une pensée soit fragmentaire, c'est déplorer que tout ne s'écrive pas en même temps, que tout le sens ne jaillisse pas tout d'un seul coup. C'est l'essai qui lui permet de retrouver ces notions fondamentales. Il est de la nature même de l'essai de se mouvoir dans l'inachevé.

**Texte 2 : Jean Starobinski, « Peut-on définir l'essai ? »  
(*Cahiers pour un temps* N°7, mars 1985)**

A première vue, disons que l'on peut discerner deux versants de l'essai, l'un objectif, l'autre subjectif. Et ajoutons aussitôt que le travail de l'essai vise à établir entre ces deux versants une relation indissoluble. Le champ d'expérience, pour Montaigne, est d'abord le *monde* qui lui résiste : ce sont les objets que le monde offre à sa prise, c'est la fortune qui se joue de lui. Telle est la matière essayée, la substance soumise à sa pesée, à une pesée qui chez lui, en dépit de l'emblème de la balance, est

moins l'acte instrumental que pratiquera littéralement Galilée, qu'une pondération à main nues, un façonnement, un maniement.

[...] Mais le monde lui résiste, et cette résistance, force lui est bien de la percevoir dans son *corps*, dans l'acte de la « saisie ». Et dans cet acte, Montaigne sent, bien sûr, d'abord, l'objet, mais en même temps, il perçoit l'effort de sa propre main. La nature n'est pas hors de nous, elle nous habite, elle se donne à sentir dans le plaisir et la douleur. C'est en son propre corps que Montaigne essaie les assauts de la maladie. [...] Montaigne n'a pas oublié de goûter la vie, avec la même attention qu'il donnait au monde et aux livres, à la voix des amis les plus proches, et à celle des plaintes les plus lointaines. Il a écouté son corps avec autant d'intensité passionnée que ceux de nos contemporains qui réduisent l'univers à cet ultime refuge d'angoisse ou de jouissances viscérales.

Mais là ne s'arrête pas encore le champ de l'essai. Ce qui est principalement mis à l'épreuve, c'est le pouvoir d'essayer et d'éprouver, la faculté de juger et d'observer. Pour satisfaire pleinement à la loi de l'essai, il faut que l'« essayeur » s'essaie lui-même. En chaque essai dirigé vers la réalité externe, ou vers son corps, Montaigne expérimente ses propres forces intellectuelles, leur vigueur et leur insuffisance ; tels sont l'aspect réflexif, le versant subjectif de l'essai, où la conscience de soi s'éveille comme une nouvelle instance de l'individu, instance qui juge l'activité du jugement, qui observe la capacité de l'observateur. Dès son avis *Au lecteur*, les déclarations ne manquent pas où Montaigne assigne le rôle primordial, à l'étude de soi à l'auto-compréhension, comme si le « profit » recherché par la conscience était de faire la clarté sur soi, pour soi. [...] Dans l'essai selon Montaigne, l'exercice de la réflexion interne est inséparable de l'inspection de la réalité extérieure.

[...] Finalement, il y a un dernier essai que je dois mentionner, un essai cumulatif. La dernière mise à l'épreuve est l'essai de la parole et de l'écriture, qui assemble les trois sortes d'essai que je viens d'évoquer, qui leur donne forme, qui les regroupe. Ecrire, pour Montaigne, c'est *essayer* encore une fois, avec des forces toujours jeunes, dans un élan toujours premier et primesautier, de toucher le lecteur au vif, de l'entraîner à penser et à sentir plus intensément. C'est parfois aussi le surprendre, le scandaliser et le provoquer à la réplique. Montaigne, en écrivant, voulait retenir quelque chose de la voix vive, et il savait que *la parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute*.